

11 JUILLET 2025

Artistes sur Mitchell : poésie d'Isabelle Garron, E. Tracy Grinnell et Eléna Rivera

Je découvre l'œuvre de Joan Mitchell au milieu des années 90, à la suite d'une conversation avec Jacques Dupin, dans le cadre d'un travail universitaire à propos de ses écrits en lien avec les artistes.

Je me sens liée à ce que Joan Mitchell invente par son geste, son rapport à la couleur, l'audace de son ouverture des formes à un changement de regard hors de toute d'appartenance.

L'expérience de ses œuvres est un bras vif [1] qui irrigue le poème que je cherche, tout comme son exemple d'habiter un monde [2] en artiste, en y risquant l'énergie entière que notre corps nous confie pour en manifester la forme et le chant.

La peinture de Joan Mitchell marque la poétique de plusieurs poétesses avec lesquelles je suis liée. Elle fait partie des références incontournables de nos conversations. Je pense à Catherine Weinzaepflen dont l'écriture est traversée par le paysage, la peinture et la couleur, et aux poétesses américaines Tracy Grinnell et Elena Rivera.

Avec Elena et Tracy nous avons débuté il y a deux ans, un projet que nous nommons entre nous le « Mitchell project ». Il s'agit d'une sorte d'écriture d'atelier à trois, inspiré à chaque fois par une œuvre de Joan. Le tableau qui déclenche cette démarche est *The Bridge*, 1956.

Poser *The Bridge* en ouverture de ce projet souligne notre souhait d'inventer des ponts inédits entre arts et poésie. Nous avons aussi l'idée de reprendre le titre *The Bridge* pour nommer une revue en ligne que nous voulons monter avec l'ambition de partager la mise en lien de la poésie contemporaine avec l'œuvre d'artistes femmes.

[1] Garron, Isabelle, *Bras vif*, Paris, Flammarion, 2018.

[2] Cf « un monde existe » vers de Paterson de William Carlos Williams



Joan Mitchell, *The Bridge*, 1956. Oil on canvas, 45 3/4 x 70 3/8 inches (116.2 x 178.8 cm). Private Collection. © Estate of Joan Mitchell.

Isabelle Garron

Poème 1

en un lieu avec *the bridge* en contrepoint

intérieur d'où je reviens
et de longer la mer
la promenade inscrit
l'absence de pont
le bord dessine
de l'ouvert construit
courbe ce qui sépare
fluctue au vent
elle au fait du ressac

intérieur d'où seule l'île
de l'autre côté et un homme
en contrebas sur les galets
et la forme graphique
de son corps le bâton
qu'il lance à son chien
dans l'air sur les galets
vers le large
en l'absence de pont

intérieur d'où partent les mondes
les yeux levés vers la flèche d'un avion
elle marque le bleu d'en haut
baignée de la couleur
non rêvée du dedans
je reformule le diptyque
de Joan et son geste
là où il fend
par le jet et la trace

intérieur face à deux toiles
disposées côte à côte
d'où la séparation souffle
et laisse entrevoir

face au désir architecte
de ne pas ajouter
d'autre espace à l'espace
je note comment dire
l'ensemble tenu qu'elle lacère

face à la séparation dans l'unité
à cette unité dans la distinction collée
de deux surfaces peintes
et une fêlure sans éclat

de face tout concorde
et rien ne concorde
la présentation du séparé
le pont nommé d'un lieu
sans figure et rehaussé de rouge